

Claude Garneau

Au carrefour des chemins, la naissance d'un sujet

Des constructions architecturales éphémères à l'errance urbaine d'un adolescent post-autiste apparaît, dans la trace des notes écrites et dessinées, l'esquisse d'un dispositif, d'une construction déjà là.

Lire avec lui ce qui s'échafaude pas à pas des répétitions, des invariants, des innovations, repérés et nommés, révèle une autre manière de transcrire une « géométrie discursive » et son écart, du construire au construit.

Au carrefour de ces « maisons » inhabitées et de ces chemins de traverse, rencontrer le père sur le lieu de son absence.

Prologue

.../...

JOCASTE

- 707 Et toi, délivre-toi des charges dont tu parles !
Écoute-moi, et découvre, que rien
De ce qui est humain n'interfère avec l'art des devins.
- 710 Je vais t'en donner des preuves concises.
Un oracle fut un jour rendu à Laïos, je ne dirai pas
De la part de Phoibos en personne, mais de la part de ses ministres.
Un destin le rejoindrait : il serait tué par le fils
Qui allait naître de moi et de lui.
- 715 Quant à lui, du moins on le raconte, ce sont des étrangers,
Des brigands qui l'assassinent aux Trois-Routes.
Et pour le fils, quand il fut venu à terme, il ne s'était pas passé
Trois jours qu'il lui entrava les pieds,
Et le fit jeter par d'autres mains dans une montagne perdue.
- 720 En cette circonstance, Apollon, donc, n'a pas accompli l'oracle,
Celui-là n'est pas devenu le meurtrier de son père, pas plus que
Laïos
N'a subi de la main de son fils le malheur effroyable qui le
terrifiait !

Tel est l'avenir pourtant qu'avaient arrêté clairement les voix prophétiques !

Toi, je t'en supplie, ne te soucie pas le moins du monde !

725 L'utilité qu'il poursuit, le dieu n'a pas de mal à la faire apparaître tout seul.

ŒDIPE :

Ah ! la turbulence qui s'est emparée, femme, à l'instant,
De mes sens, à t'entendre, ah ! le reflux dans mon cœur !

JOCASTE :

Quel est le souci qui te ramène en arrière, et te fait parler ainsi ?

ŒDIPE :

730 C'est que j'ai cru t'entendre dire que Laïos
Avait été abattu à la fourche de deux routes

JOCASTE :

On racontait cela, et on n'a pas cessé de le faire depuis.

ŒDIPE :

Et où est ce lieu que tu dis, où le malheur est arrivé ?

JOCASTE :

734 La terre s'appelle la Phocide, les deux bras d'une route
S'y rejoignent, venant l'un de Delphes et l'autre de Daulis¹.

.../...

¹ Sophocle, *Œdipe roi*, 707-734, traduction de J. Bollack, *La naissance d'Œdipe*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1995, pp. 46-47.

Introduction

Parler d'un parcours singulier, celui d'un adolescent, Simon, à l'atelier « Architecture et constructions » d'un hôpital de jour, telle était l'idée qui faisait son chemin, au fil des mois de la préparation de ce colloque ayant pour thème « Œdipe, une énigme moderne ».

Une tension persistante, réelle, précèdera de loin la décision de m'engager ici. Elle résultera en partie de cette nécessité de dire autrement les linéaments de ce travail en cours, et dont une version initiale, sous l'angle de la « trace », témoignait de pistes évoquées, non encore explorées. Texte(s) en jachère...

L'atelier « Architecture et constructions » s'inscrit dans l'ensemble des activités de l'hôpital de jour du Centre Étienne Marcel à Paris. Il permet d'accueillir des petits groupes, caractérisés soit par des psychoses de l'enfance, soit par une problématique adolescente déjà engagée qui aura précipité des crises aiguës.

Dispositif et cadre de l'atelier

Une condition première à la pratique de cet atelier comme médiation clinique est la mise au travail de chaque participant, adolescents et adultes.

Si l'histoire familiale et singulière de l'adolescent est prise en compte dans le cadre institutionnel des consultations, ici, à l'atelier, le matériel de base se réfère au champ de l'architecture. Les constructions, maquettes, plans et dessins, ainsi que les matériaux — papier, carton, bois, polystyrène, carton-plume, fil de fer, bouts de ficelles, allumettes, ... — représentent un éventail possible des moyens d'expression. Un tableau peut être utilisé pour des croquis, écritures et dessins dans un fil associatif avec le travail en cours de chacun et la dynamique en jeu dans le groupe.

Aucun savoir-faire n'est requis ni visé. Pas de cours, ni d'apprentissage. Chacun est laissé libre de son expression. Une règle : toute production d'un adolescent fait l'objet d'un échange verbal : « on en parle avant la fin de l'atelier ». Une garantie : les travaux sont déposés dans des placards fermés la semaine et grands ouverts le temps de l'atelier.

Les visites d'expositions dans des lieux spécifiques tels l'Institut Français d'Architecture, le Pavillon de l'Arsenal, la Galerie de l'Architecture... peuvent confronter les adolescents à la question d'un idéal impossible à atteindre. La lecture de leurs constructions, initiée dans le cadre de l'atelier, et transposée aux projets et réalisations inscrits dans le

champ social, voire dans l'histoire de l'architecture, révèle à ces adolescents une similitude d'approche des professionnels quant à la structuration de l'espace.

Un dispositif de lecture

Le cas de Mathias², exposé récemment dans le cadre des demi-journées d'enseignement de l'EpSF, nous avait révélé, à partir de l'anamorphose d'un cube issue d'un enchevêtrement d'allumettes collées, l'émergence d'une structure déjà là, à déchiffrer. Un seul axe organisateur, révélant l'unification du morcellement du cube, radicalisait l'objet géométrique, élevé au statut de construction signifiante.

Cette découverte d'une structure reconnaissable avait été mise en mots, au fur et à mesure, à cet adolescent mutique. Assis à côté de lui, je regardais et parlais l'objet-construction qu'il regardait en silence. Ce dispositif de lecture, initié avec Mathias, sera élaboré à sa suite et appliqué avec les autres adolescents, en utilisant l'apport d'un nouveau matériel : les kaplas. À la suite des constructions en allumettes de Mathias, il devenait possible de problématiser le déchiffrement des structures sous-jacentes aux constructions réalisées.

Le jeu éducatif KAPLA est constitué de planchettes de bois en pin naturel, toutes identiques et sans point de fixation. Posées les unes sur les autres, à plat, sur chant ou debout, ces planchettes autorisent des constructions infinies de par leurs proportions combinatoires — trois épaisseurs pour une largeur et cinq largeurs pour une longueur.

Cette richesse ludique avérée aura mobilisé l'imaginaire des adolescents. Chaque adolescent est laissé libre de construire ce qu'il veut, et nous en parlons dès qu'il pense son travail terminé. Je demande alors où je dois me situer, en regard de la construction placée devant lui, pour parler de son travail. Ce point de vue oriente la *lecture* qui est faite de la construction. L'axe de construction, repéré et nommé, oriente l'objet par rapport à l'adolescent. La lecture de l'incidence entre l'axe de lecture et l'axe de construction situe la place de l'autre/Autre.

Cependant ce matériel, plongé dans le contexte clinique de l'atelier, aura nécessité de nouvelles consignes. Contrairement aux constructions en papier, carton, allumettes, déposées et gardées dans les placards, les constructions en kaplas ont une vie éphémère et un destin

² C. Garneau, « Psychose et topologie clinique. Architecture et constructions. Une médiation en hôpital de jour », *Carnets* de l'EpSF, n° 58-59, janvier-avril 2006.

identique : leur disparition en unités élémentaires dans leur boîte à la fin de chaque atelier. Une règle de déconstruction intégrant cette destinée sera alors définie. La règle : enlever un seul kapla, de telle sorte que l'ensemble s'effondre — principe de la clef de voûte. D'autres règles peuvent en être déduites : enlever tous les kaplas n'ayant aucune incidence sur la structure de la construction. Ceci peut en révéler l'épure. Dès lors, quel que soit le kapla enlevé, l'ensemble s'effondre.

Éléments d'anamnèse

Simon a 16 ans lorsque sa candidature est proposée à l'hôpital de jour. Enfant unique, Simon présente un retard du développement psychomoteur, avec apparition tardive de la marche, à 22 mois. À 2 ans, c'est un enfant instable, aux colères immotivées, stéréotypies gestuelles et parfois automutilations. À 3 ans, il présente des troubles du langage, avec écholalie.

L'ensemble des troubles évoque une psychose précoce. Simon est orienté vers un intersecteur de psychiatrie infanto-juvénile. Dès lors, son enfance sera jalonnée d'institutions de soins où son évolution positive permet une scolarisation partielle.

À 12 ans, Simon est alors un enfant *post-autiste*, encore aux prises avec des angoisses importantes : rituels stéréotypés — balancements —, va-et-vient incessants à des endroits précis. À 16 ans, Simon est autonome dans ses déplacements. Les progrès scolaires sont conséquents : niveau CE1/CE2. Cependant, il a peu évolué dans sa relation sociale. Il reste isolé et le contact demeure fragile. Il est décrit comme un garçon psychotique, ayant des éléments post-autistiques.

La dimension dépressive est présente chez les deux parents venus ensemble aux premières consultations. Tous les deux travaillent. Le père souffre d'alcoolisme. Fonctionnant sur un mode très opératoire avec son fils, il a un discours sans affect. Dépréciatif, il s'occupe peu de lui. La mère oppose un mutisme total sur son histoire familiale. Elle est suivie depuis peu en CMP. La grand-mère maternelle de Simon a souffert d'une psychose maniaco-dépressive.

Simon vit avec sa mère depuis le divorce de ses parents lorsqu'il avait huit ans. La mère et le fils dorment dans la même chambre. Les lits sont « collés » l'un à l'autre, aux dires ultérieurs de Simon !?! Les parents de Simon, décrits comme « bizarres... » et « marginaux dans leur personnalité... », semblent « traversés par les événements de la vie ». Ils disent de leur fils qu'il est « un enfant par hasard » !?! Sa mère pourra dire :

« Je ne savais pas qu'on parlait aux bébés ! ». La pathologie de Simon est acceptée comme un état de fait : « C'est comme ça ! ».

Une rencontre en absence

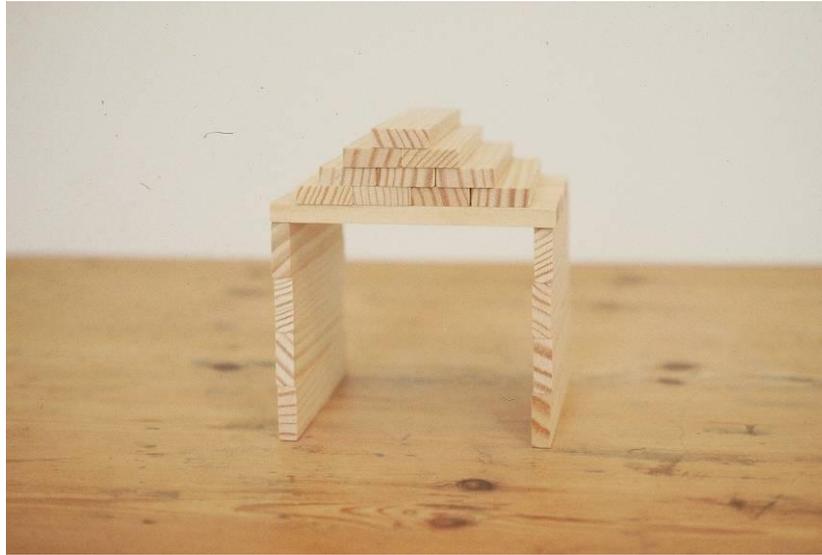
Dès son entrée à l'hôpital de jour, Simon s'inscrit à l'atelier pour une année, avec trois autres adolescents. Il se présente sous un abord opaque, massif, énigmatique.

L'offre lui est faite d'utiliser les kaplas pour « construire quelque chose ». Il s'en saisit.



« Il n'y a personne »





« Une maison tunnel... »

- « Il n'y a personne ». Telles sont les premières paroles de Simon à l'atelier, avant qu'il ait nommé sa construction en kaplas.

- Il dit alors : « Une maison », première dénomination d'une série sans fin. Une maison au toit à double pente, dont Simon escamote les deux façades opposées en faisant s'effondrer « le mur » devant lui, puis l'autre, me faisant face, laissant entrevoir, par-delà le vide intérieur, le face à face de nos deux corps immobiles, dans l'axe !

- « Il n'y a personne », dit-il, dans ce « tunnel » qu'il dénomme ainsi, cette boîte d'illusionniste que mon regard traverse, malgré moi. Où a-t-elle disparu cette personne qu'il n'y a pas ? N'a-t-elle jamais été dans cette « maison tunnel » ?! dit-il encore.

Pire que la mort, l'absence ! Il fait froid tout à coup dans cette pièce de l'atelier éclairée d'un soleil de septembre. Saisi par ce qui vient de se passer, je dessine la construction de Simon, devant lui, et note ce qu'il a dit, avec son accord. Ainsi inaugurée avec Simon, notre rencontre, marquée du sceau de l'absent, nous interroge : y a-t-il un sujet ?

Trace et inscription

L'atelier suivant, Simon a repris une boîte de kaplas, comme il le fera sans discontinuer durant trois années.

Simon : « Un château... une porte... et deux fenêtres... il n'y a personne... mais c'est habitable. »

Transcription brève, sèche mais essentielle des paroles de Simon. Le « mais c'est habitable » conclusif de Simon me fait l'effet d'une

sauvegarde au cœur même de cet objet qui m'anime : l'architecture. Cette alternative met un point d'arrêt à l'angoisse de néantisation que refermait le « il n'y a personne » du premier jour.

Éviter l'effacement, la perte définitive du « mais c'est habitable », telle sera l'impérieuse nécessité de transcrire, de garder une trace de ce qui se dira avec Simon. Plus encore, la froideur désaffectée de Simon quant à sa personne a mis en abîme l'objet même de mes préoccupations. Comment garder la trace de ses constructions effondrées ? Comment garder l'empreinte à venir du « mais c'est habitable » dans les constructions échafaudées sans relâche par Simon ? Sinon en les dessinant, avec son accord, avant leur disparition. Se donner l'illusion de ne rien perdre dans la quête incessante de garder une trace littérale de quelque chose qui s'effondre. Telle est l'urgence dans laquelle les dires de Simon sur ses constructions me convoquent. En marge des croquis de ce qui s'est construit, les écrits de ce qui s'est dit, l'un en regard de l'autre. En filigrane de ces pages pour mémoire, travail de trace et d'inscription, l'esquisse d'un dispositif, d'une construction déjà là, à mettre en mouvement, à faire exister.

En cette fin de première année à l'atelier, Simon semble s'interroger. Tout élément architectural mis en œuvre par lui fait l'objet de l'affirmation négative d'un savoir ignoré.

S'agissant d'un plan de maison qu'il a dessiné, il dit : « je ne sais pas qui vit là ».

S'agissant d'un « escalier » construit : « je ne sais pas où il va ».

S'agissant d'indiquer l'échelle humaine d'une « tour » : « je ne sais pas ».

S'agissant d'un « mur » : « il ne sépare rien ». S'agissant d'un « mur », encore, tel une enceinte : « rien... pas d'entrée... de partout... le soleil est partout ! ».

Au retour des vacances d'été, Simon a demandé à se réinscrire à l'atelier. D'emblée la valeur du lien de notre relation est posée par Simon. Le fil ténu déjà tissé a-t-il survécu à la séparation des vacances ? Les notes témoignent de ce questionnement :

Simon : « un mur. » Moi : « mur double ! »

Simon : « pour s'isoler du bruit, surtout ! »

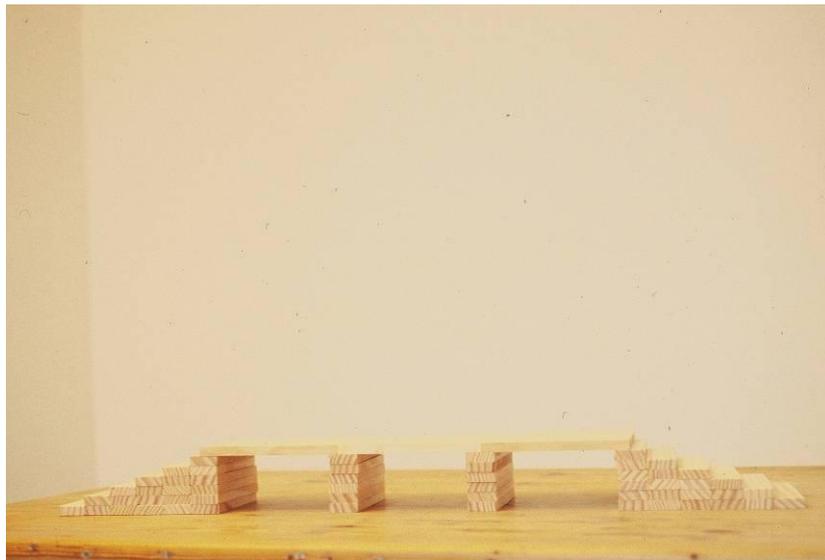
Moi : « le mur nous isole l'un de l'autre ! »

Je fais alors venir Simon à ma place et lui dis ce que je vois : « une construction bras ouverts ! »

Simon : « ...ah oui ! Bras ouverts !?! »



« ... Ah oui ! Bras ouverts !?! »



« Une passerelle »

À l'atelier suivant, Simon construit « une passerelle » enjambant « une rivière ». Parcourant dans les deux sens cette « passerelle » avec l'index et le majeur de ses deux mains, Simon dit qu'il « traverse ». Il termine l'atelier par « une cabane ». « C'est la première fois que je fais ça... il n'y a personne... ».

Le mardi suivant :

Simon : « C'est la première fois que je fais ça... C'est une cabane... y'a personne... c'est pour visiter... y'a pas de porte... » Simon glisse sa main gauche dans l'ouverture et « traverse » la cabane. Il fait de même avec l'autre main. « C'est pour voir si ça passe à travers ». Il enlève un kapla et l'ensemble s'effondre.

Simon se reconnaît à nouveau comme l'auteur de sa construction. Il peut alors « visiter » sa « cabane » avec son corps, pour la première fois. Dès lors, l'effondrement maintes fois répété sans émotion apparente de ses constructions provoquera un affect. Caché derrière « une tour » dont il enlève un kapla en me regardant, Simon tente de retenir la construction qui s'effondre dans ses bras, et s'exclame, troublé : « C'est le bruit !... ça fait trop de bruit !?! ».

De cette première expérience ressentie et exprimée d'un effondrement, émergera, au cours des mois suivants, une tentative d'anticiper l'émotion, l'affect résultant de ses constructions effondrées, qu'il qualifiera d'un : « C'est un tremblement de terre !... C'est comme... un tremblement de terre ! ».

Chaque construction fabriquée et dénommée par Simon semble être comme un lieu de mise à l'épreuve — dans le transfert ? — pour lui, comme pour moi, que de « l'humain » coexiste à l'objet. La question est de savoir si dans ce que je lis de ses constructions, cela fait qu'à ce moment-là, il rencontre ses propres constructions ?!

Ce qui avait prévalu dans une première écriture, c'est que d'en garder la trace par des croquis et des notes, me donnait l'illusion de maintenir cette « promesse » du premier jour : « garder la trace de quelque chose qui s'effondre... ». Ce que je découvrais, c'est que ses constructions éphémères dessinaient / balisaient un parcours. Ses « constructions-symboles », mises en relation avec d'autres formalisations, prenaient leur valeur en s'organisant dans un monde de « constructions-symboles³ ».

L'énigme d'une déambulation

La reprise de l'ouvrage de Jean Bollack *La naissance d'Œdipe*, participera de la mise au travail de la mémoire qui « prend » dans les rayonnages d'une bibliothèque tel ou tel livre ou article, sans même les « voir », et feuillette, sans savoir ce que l'on cherche vraiment. Annotations

³ Cf. J. Lacan, Le Séminaire, Livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 250, séance du 9 juin 1954.

en marge, post-it et marque-pages, traces de lectures anciennes, dont on a perdu le fil d'alors. Et puis ce titre de chapitre : « Au lieu dit des trois routes⁴ » !? Une image qui s'impose, une cartographie d'une déambulation et des notes « écartées » du travail fait avec Simon. Séquence toujours restée en mémoire comme une énigme non résolue. Simon : au carrefour de quelque chose !?!

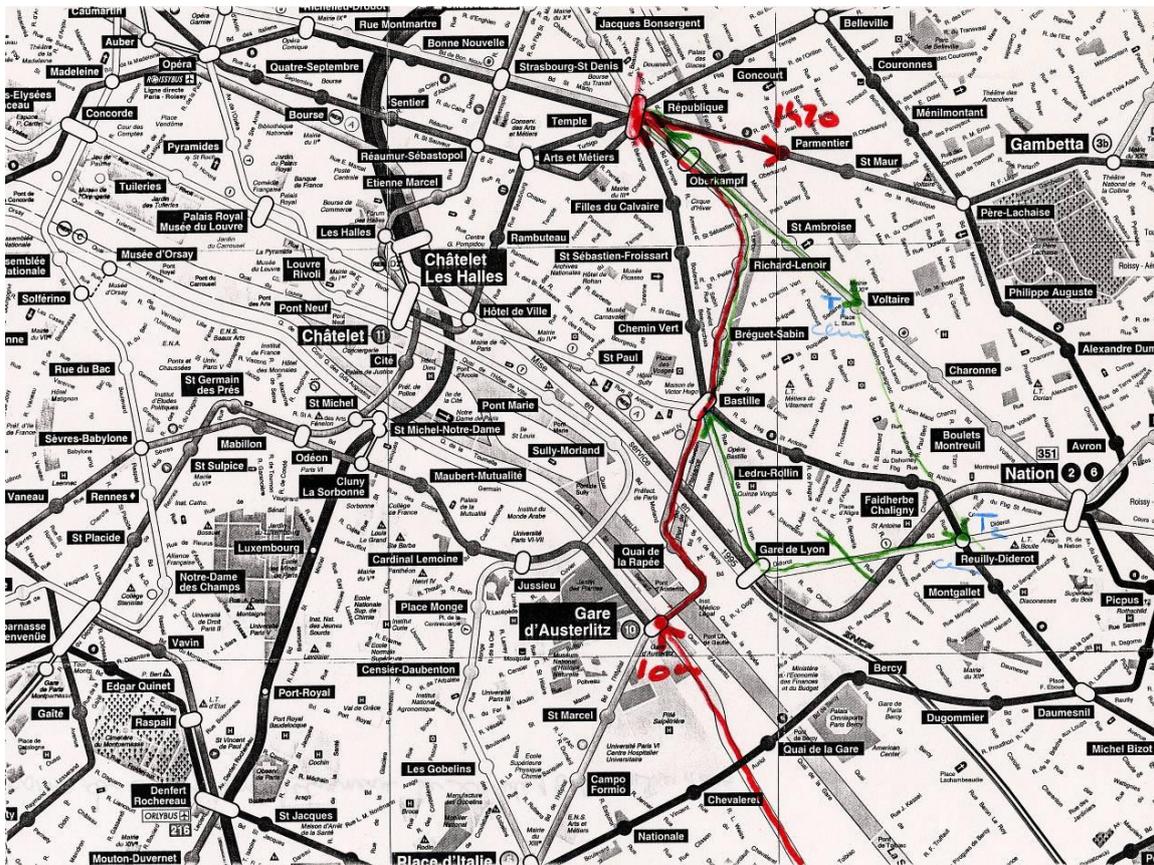
Voici cette énigme à partir des notes et de ce plan d'un tracé d'une déambulation adolescente, transcrits dans la nécessité de garder une trace de ses productions à l'atelier.

Simon raconte à l'atelier s'être perdu dans les rues de Paris, la veille, suite aux propos de sa mère de ne pas prendre la correspondance de la « ligne » qui le relie de la station de métro République à la station Parmentier, lieu de l'hôpital de jour, « ...parce qu'elle ne fonctionne pas ! », lui avait-elle dit. Ce changement quotidien que fait Simon d'une ligne à l'autre n'opère pas ce jour-là ! Il s'aligne sur le discours maternel, ne vérifie pas et sort sur la place de la République, marchant vers ce qu'il croit être la direction de la station Parmentier...

À l'écouter me raconter son aventure de la veille, je n'arrivais pas à visualiser le trajet emprunté par Simon !? Déambulation incompréhensible pendant près de quatre heures... Je ne comprenais pas comment il avait pu s'éloigner du Centre, malgré les deux appels téléphoniques qu'il avait passés à la directrice.

À partir du récit de Simon, je lui demande alors de faire une photocopie d'un plan de Paris sur lequel je lui propose qu'il transcrive son parcours. Le récit énigmatique de Simon m'interrogeait. Le tracé de son parcours qu'il me racontait à nouveau, et que je commentais au fur et à mesure en nommant les rues, amenait Simon à associer sur ce qui s'était passé en lui, la veille.

⁴ J. Bollack, « Au lieu dit des trois routes », *La naissance d'Œdipe*, *op.cit.*, pp. 139-145.



Le tracé d'une déambulation énigmatique

Tous ces noms de rues n'avaient plus eu de sens pour lui, jusqu'à ce qu'il « *croise* la rue de Charenton !... », dira-t-il. C'est à ce moment-là qu'il s'est souvenu où il était, et que le déchiffrement des informations urbaines lui avait été de nouveau possible !? Simon s'exclame alors, étonné, mais pas surpris : « C'est la rue de mon père !! ».

Le tracé fait par Simon de sa déambulation d'un jour et la transcription de ses dires présentifiaient — à mon insu — la rencontre d'une errance et d'une adresse.

Voici ce qu'écrit Jean Bollack sur le passage du prologue plus haut cité. Le récit de Jocaste fait surgir du passé la scène du meurtre « au lieu dit des trois routes⁵ ». Dans son souvenir « Œdipe, qui venait de Delphes, sait seulement que deux routes se rencontraient à l'endroit où Laïos s'est montré à lui, la sienne, et une autre, qui venait d'ailleurs, allait ailleurs⁶ ».

⁵ *Ibidem*, p.139.

⁶ *Ibidem*, p.144.

Dans la perspective du voyageur qu'il est, le carrefour est considéré pour la bifurcation qu'il offre. Le choix devant lequel il est placé est la fourche. « Œdipe hésite entre Daulis et Thèbes⁷ ». Dès lors, le point de vue de Jocaste n'est plus au point de convergence des « trois chemins », désignation commune, mais de Thèbes, où elle siège : « Lorsque — à la question d'Œdipe — elle situe le lieu dans « la Phocide voisine », Jocaste voit alors venir [...] de Delphes où allait Laïos, et d'un autre endroit, Daulis, les deux bras dont parlait Œdipe⁸. »

« La pluralité de ces perspectives fait comprendre [...] la variation des désignations d'un même lieu dans la pièce⁹. » Le passage du « trois » du carrefour au « deux » de la fourche n'était pas « une erreur, universellement admise pourtant¹⁰ » par les traducteurs, mais l'évolution des positions subjectives de Jocaste et Œdipe, dans la dynamique même du texte.

Pour Bollack, « le carrefour, comme lieu de passage, a pour fonction première de définir un site [...] »... « Il symbolise la rencontre, l'effet du hasard ; une autre direction était possible (Daulis). En même temps, l'évènement devait se produire¹¹ [...] »

Cette lecture du commentaire de Jean Bollack m'amenait, par un renversement de point de vue, à reconsidérer la déambulation de Simon, d'abord perçue comme une suite « d'erreurs » conduisant au hasard d'un croisement. Mais n'était-elle pas, dans sa vérité même, une conduite délibérée, insensée ?

Les travaux de Fernand Deligny¹² revenaient en mémoire. L'initiative prise par Simon n'était-elle pas « un détour de l'agir, pour rien, en tant que la nécessité, la cause de ce détour nous échappent¹³ ». Retracer ce détour avec Simon et s'apercevoir que cette « ligne d'erre » est « aimantée par quelque chose ». Quelque chose qui fait que « devant une fourche de chemins, il y ait arrêt, balancement ». « Fait très commun aux

⁷ *Ibidem*.

⁸ *Ibidem*, p. 145.

⁹ *Ibidem*.

¹⁰ *Ibidem*.

¹¹ *Ibidem*.

¹² F. Deligny, *Œuvres*, Paris, L'Arachnéen, 2007, édition établie et présentée par Sandra Alvarez de Toledo.

¹³ F. Deligny, « Au défaut du langage », *Les cahiers de l'Immuable / 3, Recherches*, n° 24, novembre 1976, repris dans Fernand Deligny, *Œuvres*, *op. cit.*

enfants autistes¹⁴ » dont témoigne F. Deligny, pour qui il s'agit de « respecter un mode d'être dont il se pourrait qu'il soit humain et pour le moins aussi humain que l'homme-que-nous-sommes (devenus)¹⁵ ». Si l'erre désigne en vénerie les traces de l'animal que l'on chasse, l'autiste cherche-il en nous, êtres de langage, « les traces d'espèce de l'humain », ce qui serait son « mode d'être¹⁶ » ? La force bouleversante du film : *Le moindre geste*¹⁷, revu dans l'actualité éditoriale de l'œuvre de F. Deligny à l'automne 2007, ne réside-t-elle pas dans la sensation palpable de ce « mode d'être » ?

Je fais l'hypothèse que Simon, pris dans l'injonction maternelle, interdit de « correspondance » de « lignes », vit un *épisode autistique* qui le re/met dans ce « mode d'être », le fait s'arrêter, hésiter devant les embranchements successifs des carrefours rencontrés, malgré deux appels à la directrice du Centre, sans que pour autant cela ne modifie son errance, où plus rien du code urbain et humain n'était lisible, décryptable.

« Aimanté par quelque chose... », il erre jusqu'à l'intersection de la rue où habite son père. Ce croisement agit comme « coupure », et fait sortir Simon de sa « ligne d'erre », lui faisant rencontrer le père sur le lieu de son *absence*. Pendant un temps indéfini, Simon s'était *absenté* du monde de « l'homme-que-nous-sommes (devenus) », avant d'en recouvrer l'usage.

À la suite de son récit, Simon construit « une cabane », dit-il. Maison épurée, au toit parfaitement isocèle, dont le plan de symétrie passe dans l'axe de nos deux corps, l'un en face de l'autre !

¹⁴ *Ibidem*.

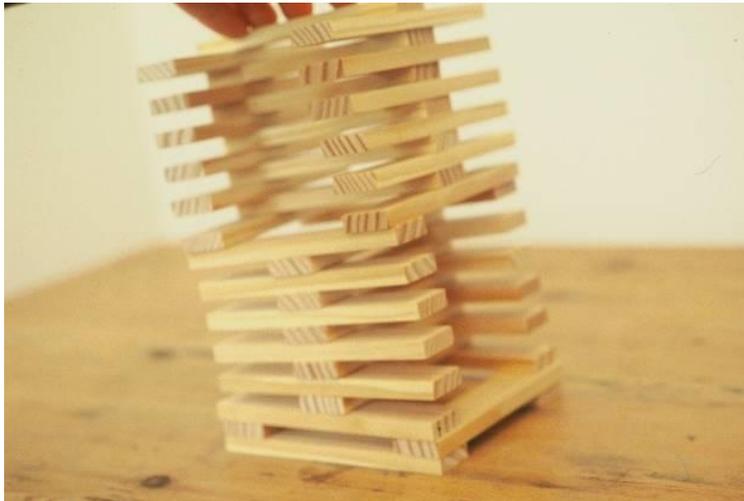
¹⁵ F. Deligny, « Témoignage sur l'enfant autiste », Article paru dans la revue *Réadaptation*, 1982.

¹⁶ F. Deligny, *Les détours de l'agir ou le Moindre geste*, Paris, Hachette, 1979, coll. L'échappée belle. Repris dans *Fernand Deligny, Œuvres, op. cit.*

¹⁷ Film de Fernand Deligny, Josée Manenti et Jean-Pierre Daniel. 1962-1971 - 95 mn - Noir et blanc.



La « cabane » symétrique



Structure doublement articulée : « ... de l'humain... des humains ! »

Que cherche Simon lorsque, quelques temps après, à l'intersection d'une « tour » en équilibre instable, révélant sa structure doublement articulée de par une pression verticale qu'il exerce en son sommet, Simon y voit, dit-il : « ...de l'humain... des humains ! ». Une réappropriation de la structure du langage, perdu l'espace de son errance *autistique*, ajouterais-je ?

Au début de cette troisième année, la lecture des notes de l'atelier traduit le chemin parcouru avec Simon. Les notations brèves, lapidaires du début ont laissé place à des transcriptions déliées, enrichies des échanges avec les autres.

Le monde de l'homme

Voici mes notes de l'atelier, en ce début de septembre. Un adolescent de l'atelier demande : « C'est quoi comme construction... comme bâtiment ? » Simon lui répond : « ... Une girafe... Le cou n'est pas long... Il n'y a plus de kaplas dans la boîte ». L'adolescent s'esclaffe.



« ... Une girafe... Le cou n'est pas long... »



« Elle est morte... maintenant... la girafe ! Y a plus la bête ! »

Un autre adolescent y voit autre chose : « Le Cheval de Troie !... ». Cet adolescent raconte, à ma demande, l'histoire du Cheval de Troie. À la question que je lui pose de savoir si c'est une « Girafe de Troie ?! », Simon réagit vivement : « Non ! Non ! Il n'y a personne !!! ». Il fait alors s'effondrer la construction, petit à petit, jusqu'à la réduire à un tas !? Simon conclut par ces mots : « Elle est morte... maintenant... la girafe ! Y a plus la bête ! ». Il range tous les kaplas dans la boîte et ponctue par : « Y a plus de girafe ! » !?!

Pour Simon, immobile, un silence de dix minutes accompagnera la « mort » de la « bête ». Ce silence, respecté par tous, sera ponctué par un : « alors ?! », de ma part, auquel répondra un : « Je réfléchis ! » de Simon. « Ne réfléchis pas ! Prends les kaplas comme ça te vient !... ».



« Vivant... une construction !?! »

Après quelques minutes, Simon commente une construction originale dans sa forme et sa structure : « Je n'avais jamais fait ça depuis deux ans !? » — date de son arrivée à l'atelier.

Moi : « C'est très vivant...sensible ! ».

Simon : « Vivant ... une construction !?! ».

Moi : « Souviens-toi, la girafe, tu en parlais comme quelque chose de vivant ! Là, c'est une construction, et tu y as mis ta sensibilité vivante ! ».

Simon est alors pris d'un bâillement incoercible !

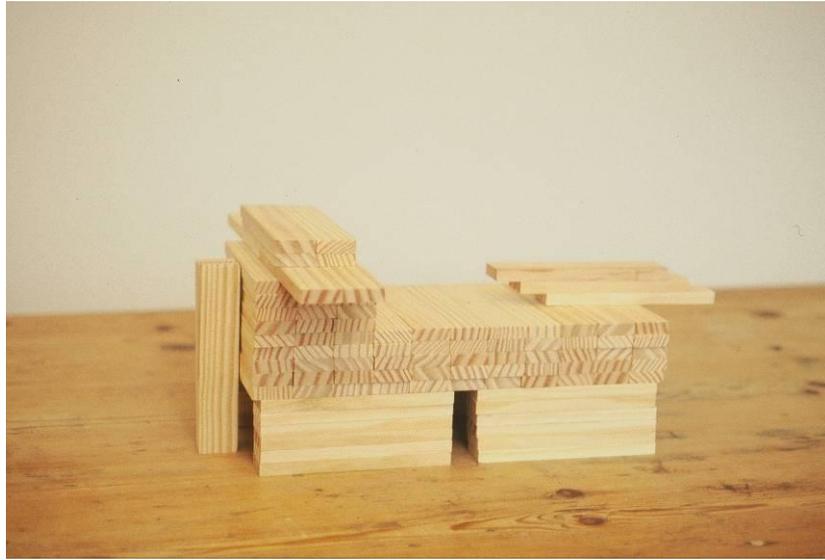
À partir de ce jour, Simon ne dira plus : « Il n'y a personne ! ». L'assertion tombe d'elle-même avec la girafe, avec sa disparition en unités élémentaires dans la boîte. Ce « Non ! Non ! Il n'y a personne !!! » dans la Girafe de Troie ne fait-il pas écho au ventre maternel, enceint « d'un enfant par hasard » ?

À la réinscription dans le travail d'écriture de la séquence du croisement fatidique de la rue du père, sur la route de Simon, s'associait une autre séquence mise à l'écart, et dont le souvenir insistant répondait de la même logique, voire de la même structure. Il s'agit des croquis annotés d'un nouvel animal, construit après la mort de la girafe, la semaine suivante. Voici ce passage écarté :

- « Un éléphant ! », dira Simon, «... et les oreilles !... ». Puis il dit avoir oublié de mettre « la queue... » et la rajoute, « pour voir ! ». Cet « éléphant » a le même corps que la « girafe », construite la semaine précédente, seules les formes de la tête et de la queue ont changé.



« Un éléphant... » à « la queue » oubliée...



... Et rajoutée « pour voir ! »



La trompe tombée « sans le faire exprès ! »

Simon m'interpelle. Il a fait tomber la trompe « sans le faire exprès ! », dit-il. Je m'entends alors proposer à Simon : « exercice croquis libre !? », en référence à ces exercices d'écoles d'arts, fréquentées dans le passé, où il s'agit de dessiner en quelques secondes un modèle vivant. Tracer l'esquisse, saisir l'essence du modèle dans sa pose, son mouvement. Mais aussi, lâcher prise de tout jugement. Laisser le crayon, le fusain, la main, le corps associer librement...

Simon se précipite littéralement !? ... En quelques secondes, il construit une base aléatoire sur laquelle il pose « un plancher », puis un

début de « tour » carrée. Et Simon d'affirmer : « ça tient !!! ». Fort de cette assurance, de cette affirmation étonnée, il rajoute : « dessous le plancher, ça fait bizarre !... mais c'est solide ! ». Il s'autorise, alors, à poser des kaplas de guingois dans la partie supérieure de la tour. Sa construction achevée, Simon enlève à sa base un kapla, puis deux... et l'ensemble s'effondre... dans ses bras !?!



« Dessous le plancher, ça fait bizarre !... mais c'est solide ! »

Décelant sur son visage une expression enfantine, je m'entends lui dire : « Tu as sauvé le bébé ! ». Retenant encore les kaplas dans ses bras repliés sur sa poitrine, Simon pouffe d'un rire confus.

Reconnaître Simon dans ce qu'il dit, à l'atelier. Telle est la position tenue depuis le premier jour. La suite logique de la mort de la girafe est l'affirmation pour Simon de son être sexué, en tant qu'il se différencie de la mère. Tout autant, ses réponses freudiennes dans le transfert — l'oubli de la queue de l'éléphant, rajoutée « pour voir », précipitant l'acte manqué : la chute de la trompe « ...sans le faire exprès ! » — ne signent-elles pas la naissance d'un sujet ?



« ... Ils ont senti la vibration et sont sortis à temps... »

Quelques semaines plus tard, une construction s'effondre d'elle-même. Simon en fait ce commentaire : « ...Ça doit être à cause de la base qui était faite n'importe comment ! J'ai imaginé qu'il y avait des gens dedans... Ils ont senti la vibration et sont sortis à temps, sinon ils seraient tous mort !... ».

Simon n'était pas mort. Il s'était absenté, pour survivre à un effondrement.

Jusque-là, Simon aura toujours fait s'effondrer ses constructions en enlevant un kapla situé à la base et indifférencié des autres. Alors qu'il enlève un, puis deux kaplas d'une nouvelle construction, rien ne se passe ! Je lui explique que les deux kaplas ne participaient pas à la structure portante de sa construction.

« Je ne savais pas ! », dit-il. Peut-il faire l'expérience de retirer tous les kaplas qui ne participent pas de la structure ? C'est ce qu'il fera, jusqu'à l'effondrement.



« Un rocher à escalader... ça se regarde où on veut... »

Et puis un jour, Simon entasse des kaplas en vrac devant lui, et dit sans autre commentaire : « Un rocher à escalader... ça se regarde où on veut... » !

Une pratique partagée des objets topologiques

Des recherches personnelles à l'atelier m'amènent à fabriquer, régulièrement, les objets topologiques de Lacan — bandes de Möbius, tores, nœuds, bouteilles de Klein — comme des gammes. Ces maniements réguliers favorisent une attention paradoxalement plus *flottante* et plus aiguë à ce qui se passe dans l'atelier. Cette pratique renouvelée et mise en œuvre avec les adolescents, du nouage, de la coupure, du retournement..., deviendra familière pour nombre d'entre eux, et suscitera souvent des moments de surprise. Plus encore, cette pratique crée un espace transférentiel, favorisant l'émergence des signifiants de l'*infans*, des tout premiers mois de la vie d'avant la parole.

Simon, quant à lui, ne semblera prêter attention à ces objets qu'après la création de l'éléphant, né de la mort de la girafe.

Quelques temps après le : « Ça se regarde où on veut... » du rocher à escalader, il s'autorise, de lui-même, à « refaire », dira-il, une bande de Möbius que je fabriquais. Pris entre la perception intuitive des faces des bandes fabriquées et la réalité des tracés et des coupures de ces bandes, Simon enchaîne avec une construction de kaplas qu'il effondre en retirant l'un des deux kaplas de la base !



La place du troisième kapla absent inscrite dans la structure

Je lui fais alors remarquer que sa construction ne tenait que sur deux kaplas disposés en triangle. La place du troisième, absent, étant inscrite dans la structure. Simon me fait remarquer, à son tour, que le troisième kapla, absent ou présent, ne change rien, puisque la construction s'appuyait sur les deux autres !?! J'indique que s'il avait intégré le troisième dès le départ, il se serait sûrement appuyé dessus !

Après cet échange, Simon décide de fabriquer une nouvelle bande de Möbius et la découpe « en virages... d'un bord à l'autre... », commente-t-il ! C'est-à-dire sans franchir de bord. Au premier tour, les ciseaux rencontrent l'amorce ! Il en résulte une seule bande. Simon fabrique une autre Möbius où les ciseaux évitent l'amorce du premier tour, pour la retrouver au second. Il en résulte deux bandes enlacées. Simon décide d'emmener toutes les bandes chez lui !?!

La naissance d'un sujet

Quelques semaines plus tard, et à ma demande, Simon trace à la craie sur le tableau noir la limite de l'ombre et de la lumière du soleil pénétrant dans l'atelier. Simon observe la lente et perceptible avancée du rayon lumineux. Il se met alors à construire un tas de kaplas enchevêtrés, devant lui, comme il l'avait fait deux mois auparavant.



« ... Le rocher, il a un creux pour se mettre à l'abri du soleil ! »

Simon : « Un rocher... sur une plage... tous les ans je vais à Royan... quand je fais des murs, je réfléchis, mais là, j'ai pas du tout réfléchi. ».

Moi : « Là, tu as une pensée, un souvenir que tu as traduit "sans réfléchir", dis-tu. Mais, tu savais que tu étais en train de faire un rocher ? ».

Simon : « Oui !... J'y vais avec ma mère, et sa sœur !... ».

Les associations verbales épuisées, Simon fait disparaître le « rocher ».

Le mardi suivant, Simon construit ce qu'il dénomme « une grotte souterraine ! ». A-t-il un souvenir de grotte ? Il se souvient avoir visité, il y a plusieurs années, une grotte « très noire au fond ». Je rappelle à Simon l'atelier du mardi précédent. Simon se souvient : « Ah ! Oui !... Le rocher !... C'était à Royan... Le rocher, il a un creux... pour se mettre à l'abri du soleil ! ». Simon fait alors un « creux » avec sa main !

De ces enchevêtrements de kaplas qu'il construit, issus de ses « bases faites n'importe comment », disait-il, Simon en fait, à présent, un socle, un support projectif d'associations formelles successives, qu'il dénomme : « Un rocher... une montagne... une colline... une grotte... », auxquelles répondent des associations d'idées, des souvenirs, récents ou anciens.

Le processus associatif se déploie et se déroule dans un enchaînement de constructions signifiantes, levant pas à pas le refoulement

des souvenirs de son enfance, et opérant une métamorphose improbable : la naissance d'un sujet.

Au terme d'un parcours que nous avons vécu ensemble, Simon n'avait-il pas franchi le seuil de ce monde de « l'homme-que-nous-sommes (devenus) ?! ». Simon avait coupé la route du père, pour suivre son propre chemin.

Une clinique de l'objet

L'Architecture s'écrit dans une référence euclidienne à l'espace, un espace à trois dimensions, habité par l'homme, être de langage. Dans l'espace transférentiel de l'atelier, en contrepoint de l'éprouvé de la pratique renouvelée des objets topologiques de Lacan, cette clinique formalise une technique de libre construction. Lire avec l'adolescent ce qui s'échafaude pas à pas des répétitions, des invariants, des innovations, repérés et nommés, de son construire architectural, révèle une autre manière de transcrire une « géométrie discursive » et son écart, à savoir la dimension du sujet dans son rapport à l'inconscient.